

Annie VERBANCK-PIÉRARD, Véronique BOUDON-MILLOT & Danielle GOUREVITCH (Ed.), *Au temps de Galien. Un médecin grec dans l'Empire romain*. Paris, Somogy Éditions d'art, 2018. 1 vol. broché, 22,5 x 30 cm, 383 p., nombr. ill. couleur. Prix : 39 €. ISBN 978-2-7572-1398-8.

Ce livre grand format n'est pas seulement un catalogue de l'exposition consacrée à Galien qui s'est tenue au musée de Mariemont (Belgique) en 2018. Il s'agit d'une véritable synthèse sur le plus célèbre médecin d'époque romaine et sur l'exercice de la médecine au II^e siècle ap. J.-C., dont les différents chapitres ont été écrits par les plus grands spécialistes internationaux, dans une langue claire et accessible au grand public cultivé. Ce n'est pas la première synthèse en français sur la médecine romaine (voir par exemple V. Boudon-Millot, *Galien de Pergame*, Paris, 2012 ; V. Nutton, *La médecine antique*, Paris, 2016), ni le premier catalogue d'une exposition consacrée à la médecine (Mariemont, 1998, *Au temps d'Hippocrate* ; Nyon, 2010, *Quoi de neuf docteur* ; Athènes, 2014, *Hygeia...*) ; mais il se distingue des ouvrages déjà publiés sur le même sujet par la présence simultanée d'une très riche iconographie et d'un texte synthétique. C'est l'une de ses grandes forces, car comme le remarque Annie Verbanck-Piérard, p. 51, « l'iconographie de la plupart de ces ouvrages et articles, aussi savants soient-ils, se révèle remarquablement pauvre, sinon inexistante. C'est d'ailleurs vrai pour beaucoup de publications relatives à l'histoire de la médecine... ». Et pourtant, ce n'est pas une discipline qui peut se passer de représentations, mais comment voir le corps malade, les opérations chirurgicales, la consultation dans le cabinet... autrement qu'à travers les textes, dont les illustrations, si elles ont jamais existé, ne nous ont pas été conservées ? Pour combler cette lacune, le livre fait appel aux ex-voto de parties du corps malades offerts à Asclépios, et aux « grotesques », dont D. Gourevitch et M. D. Grmek ont initié l'étude médicale dans *Les maladies dans l'art antique*, Paris, 1998 ; les stèles funéraires de médecins ou de sages-femmes portent parfois gravée une scène quotidienne de leur profession : consultation, actes chirurgicaux (accouchement, saignée), médecin lisant... ; l'archéologie a fourni des lots importants d'instruments chirurgicaux. L'exposition joignait à tout cela des fragments de papyrus médicaux découverts en Égypte (traduits et commentés par M.-H. Marganne et A. Ricciardetto), des manuscrits et des fac-similés de manuscrits, comme le fameux Dioscoride de Vienne, célèbre par ses illustrations de plantes. Les photographies sont toutes d'excellente qualité et illustrent de manière claire les centres d'intérêt de l'ouvrage : la biographie de Galien et l'arrière-plan historique (marbres d'empereurs de la villa de Chiragan prêtés par le musée Saint-Raymond de Toulouse) ; la pratique médicale (maladies, traitements ; lien entre magie et médecine ; réflexions sur la théorie et l'expérience) ; l'écriture et la composition des traités médicaux dans l'Antiquité, et leur transmission dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge (papyrus, encre et calame, *codices*). Cependant, la qualité scientifique n'est pas sacrifiée aux dépens des images (abondante bibliographie p. 365-381). L'ouvrage fait en effet le point sur les connaissances actuelles, sans oublier les dernières découvertes : maison du chirurgien à Rimini, manuscrits de Galien découverts récemment comme le *Vlatadon* 14, édité dans la CUF sous le titre *Ne pas se chagriner* (corriger la faute de frappe p. 53). Il s'agissait dans cette exposition, selon A. Verbanck-Piérard p. 52, de « réhabiliter Galien ». C'est que cet auteur, par l'immensité de son œuvre

– un huitième de la littérature grecque conservée –, et par le commentaire qu’il fait des médecins qui l’ont précédé, notamment Hippocrate, est à la source de tout l’enseignement médical jusqu’au XVI^e siècle, où il a commencé d’être contesté par Vésale, qui a relevé lors de ses propres dissections les erreurs anatomiques de Galien (J. Vons) – c’est que le médecin romain ne pouvait, comme Vésale, disséquer des humains et a dû se rabattre sur les animaux (V. Boudon-Millot p. 38). L’étendue de son œuvre a d’ailleurs posé problème quand il s’est agi d’en dégager l’essentiel pour l’enseignement médical (N. Darlon-Palmieri). Mais en plus d’être un maître à penser, Galien se targuait d’être lui-même dans sa pratique un « excellent médecin » (le titre de l’un de ses livres est *L’excellent médecin est aussi philosophe*) : le savoir ne suffit pas si l’on n’est pas aussi « *poikilometis* » (p. 66), suffisamment rusé pour opposer ses propres ruses à celles de ses patients, comme cette matrone amoureuse d’un danseur, que Galien a percée à jour grâce à l’irrégularité de son pouls. La renommée, dans l’Antiquité, s’alimente des germes jetés par le médecin lui-même. L’ouvrage est divisé en deux parties : la première, synthétique, est composée de chapitres variés, suffisamment courts pour ne pas lasser mais suffisamment longs pour faire le tour de la question abordée ; la seconde, qui se distingue par des pages légèrement grisées, est le catalogue de l’exposition proprement dit, qui présente chaque objet avec à chaque fois un commentaire interprétatif et une bibliographie. Dans la partie synthétique, on trouve d’abord quelques chapitres écrits par V. Boudon-Millot rappelant la vie de Galien, sa formation, son exercice comme médecin des gladiateurs de Pergame, ses démonstrations anatomiques à Rome, l’édition et la transmission de ses textes jusqu’à l’époque moderne (qui fait l’objet de la dernière partie de la synthèse) ; une liste des œuvres conservées de Galien, avec les éditions bien sûr. Suivent quelques chapitres qui posent le cadre historique, socio-économique et culturel de son activité, comme celui de J. Scheid : « la vie à Rome au II^e siècle », de B. Rossignol : « les réseaux impériaux de Galien », de Br. Rochette : « le bilinguisme et les traductions » ; repères chronologiques p. 40-41 ; cartes, plans *passim*. L’étude de la « patientèle » de Galien permet à D. Gourevitch une réflexion sur sa déontologie : il soignait tous les patients, riches et pauvres, en adaptant éventuellement les remèdes pour les patients moins aisés, mais son intérêt était surtout scientifique. Mais la majeure partie des chapitres concerne la pratique de la médecine : Asclépiade promoteur de l’hydrothérapie (I. Israeowich), découvertes d’instruments chirurgicaux d’époque galénique (J. Ortalli, R. Jackson), médecine militaire (B. Rossignol), cas de trépanation (Ph. Charlier), médicaments et code d’écriture pharmacologique, ingrédients chers et moins chers (A. Guardasole) ; cachets à collyre oculaires (M. Labonnelie). Le cadre conceptuel n’est pas oublié, notamment la délicate question des médecines non rationnelles (magiques, religieuses) : thérapies d’Aelius Aristide (I. Israelowitch), emploi des amulettes même chez Galien (D. Gourevitch), contradiction entre l’observation et les idées reçues, qui l’emportent, même fausses (l’utérus double, Ch. Bonnet-Cadilhac). L’amateur d’histoire de la médecine appréciera les ponts jetés entre les concepts antiques et modernes : diagnostics rétrospectifs, comme la peste antonine qui serait la variole (D. Gourevitch), la *podagra* ou la goutte (Th. Appelboom), les maladies professionnelles et les formes du stress à Rome (D. Gourevitch) ; comment disait-on « faire du sport » en latin et en grec (E. Felsenheld). On admire p. 151 et p. 300 les modèles anatomiques de larynx de

cheval et de tête de porc conçus pour l'instruction des étudiants d'Alfort, qui donnent une idée des dissections de Galien ; l'archéologie expérimentale recrée un collyre oculaire et une pâte dentifrice (L. Totelin). Le médecin P. Verbanck donne son avis sur la valeur des remèdes de Galien, pas si dépassés que cela, dans lesquels il retrouve morphine, aspirine, placebo, génériques... Une seule critique, sur le plan adopté : le choix d'attendre la p. 51 pour placer l'introduction, soit après les chapitres biographiques, n'est pas le plus heureux. On comprend bien que les auteurs ont voulu donner d'abord quelques éléments historiques, mais l'on commence *ex abrupto* la lecture de l'ouvrage sans savoir où l'on va. Une petite contradiction interne : l'idée énoncée p. 65 qu'il n'y avait pas d'analgésiques ni de désinfectant est démentie en p. 149 et p. 187, car on peut considérer que l'application de vinaigre pour laver la plaie la désinfecte. L'ouvrage s'adresse certes à un public cultivé, mais certains mots très spécialisés auraient gagné à être définis : file active p. 43, aepsie p. 115, nielle p. 289, « portrait de femme assez génique » p. 332. Ces petites choses n'étant rien dans un ensemble aussi ambitieux et aussi réussi, cet ouvrage est indispensable à ceux qui entreprennent des études d'histoire de la médecine, et à tous ceux intéressés par la discipline, qui se feront de Galien une autre image que celle véhiculée par les clichés. Il sera également profitable aux historiens, qui pourront y trouver des sources rares pour l'étude de la vie quotidienne au II^e s. ap. J.-C. Valérie GITTON-RIPOLL

Megan CIFARELLI, Laura GAWLINSKI (Ed.), *What Shall I Say of Clothes? Theoretical and Methodological Approaches to the Study of Dress in Antiquity*. Boston, Archaeological Institute of America, 2017. 1 vol. 15 x 23 cm, 223 p. (SELECTED PAPERS ON ANCIENT ART AND ARCHITECTURE, 3). Prix : 24, 95 \$. ISBN 978-1-931909-34-1.

Le vêtement est — si l'on me permet ce jeu de mots — un sujet à la mode chez les antiquisants depuis une vingtaine d'années. Ce nouveau livre, qui rassemble onze articles majoritairement issus de journées d'études organisées à l'*Archeological Institute of America*, réussit quand même jusqu'à un certain point le tour de force de renouveler ce domaine de recherche. Loin de simplement constituer un nouveau chapitre de l'histoire du costume, il adopte en effet un point de vue résolument théorique : il appréhende la parure exclusivement en tant que marqueur identitaire pour faire ressortir son rôle dans la construction et la réception de l'identité de son porteur. Voilà une approche *a priori* très prometteuse, mais qui s'avère dans les faits complexe à mettre en œuvre, comme le révèle déjà l'organisation interne du livre. Celui-ci est en effet divisé en trois parties dont les finalités propres ne sont pas immédiatement perceptibles : si le troisième titre est clair (« Dress and identity »), les deux premières parties, comptant respectivement seulement deux et quatre articles, paraissent largement se recouper (« Getting Dressed » et « Being Dressed »). À cette difficulté s'ajoutent les problèmes posés par le caractère extrêmement ancien et aléatoire d'une partie du matériel archéologique sélectionné. Le livre parvient néanmoins à de beaux résultats. Le premier article, rédigé par K. Neumann (« Gods among Men: Fashioning the Divine Image in Assyria », p. 3-23) étudie un ensemble de représentations divines produites en Assyrie pendant le premier millénaire av. J. C. Pour l'auteur, les diffé-